*64

DISCOURS
PRONONCÉS

SUR L'AUTEL DE LA PATRIE DE LA COMMUNE D'AVIGNON.

Le jour de la fête des jeunes Barra *et* Viala.

30 messidor an 2 –

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA MUNICIPALITÉ.



PREMIER DISCOURS
PRONONCÉ
PAR LE CITOYEN LIAUTARD.

A l'occaſion de la Fête qui a eu lieu le 30 Meſſidor ; aux honneurs décernés à la mémoire des jeunes Barra *&* Agricol Viala.

PEUPLE FRANÇAIS,

SANS ceſſe jouet, & à la fois inſtrument de toutes les paſſions qu'entraînent après eux les préjugés, le fanatiſme & la ſuperſtition ; tu es ſorti par un élan ſublime de la nature, d'une enveloppe tiſſue par le crime pour rentrer dans tes droits, & réduire au ſilence & au déſeſpoir tous tes ennemis. O ſublime Liberté ! que ne peux-tu point ſur un peuple qui eſt idolâtre de tes charmes. D'un peuple eſclave, tu en fais tous les jours de héros qui te ſacrifient volontiers leur vie. Heureuſe métamorphoſe, ſublime enthouſiaſme, que de grands hommes n'avez-vous pas produit depuis notre étonnante révolution. O Barra ! O Viala ! ô vous jeunes héros dont nous célébrons la fête aujourd'hui ; vous êtes morts pour le triomphe de nos droits, & la Patrie reconnoiſſante jette des fleurs ſur votre tombe ; oui, vos noms immortels & chéris ſeront toujours gravés dans nos cœurs, en caractères ineffaçables, toutes les actions de votre vie, vos mœurs, vos vertus & votre dévouement pour le ſalut du peuple, ſeront toujours préſent à notre ſouvenir, & la poſtérité admirera comme nous, votre héroïſme.

Vous peres & meres dont la tendreſſe paternelle égale le civiſme & la moralité ; vous qui avez le bonheur d'avoir donné le jour à ces deux héros ; vous qui leur avez fait ſucer, avec le lait, la haine des tyrans, & l'amour de la Patrie ; vous qui les avez

élevés, dès la plus tendre enfance, dans la pratique de toutes les vertus civiques, & à aimer cette mere tendre & généreuse envers ses enfans ; vous qui leur avez appris à s'identifier avec elle, & à se dévouer à la mort pour le salut du peuple ; épenchez vos cœurs dans ceux de vos freres ; jouissez de l'attendrissant spectacle qui s'offre à vos yeux, & soyez témoins de la reconnoissance des hommes libres envers ceux qui ont bien mérité de la Patrie. C'est la plus douce consolation que vos cœurs aimans & sensibles puissent ambitionner.

De l'extrêmité de la France à l'autre, nous avions des ennemis irascibles à combattre. D'un côté le fédéralisme, cet hydre à cent têtes, secoue le flambeau de la guerre civile dans tous les départemens méridionaux. Déjà il prend les armes contre la République. Toutes nos campagnes sont dévastées ; les Patriotes sont lâchement incarcérés ou assassinés. Des maux plus affreux encore nous étoient réservés. La horde Marseillaise altérée de sang venoit porter la flamme parmi nous. Déjà elle se disposoit à passer la Durance, lorsque le jeune Viala, âgé de 13 ans, seul au milieu de ses ennemis, bravant tous les périls, coupe la corde de la barque qui devoit leur servir pour traverser cette riviere ; mais, hélas ! il meurt sous les coups redoublés de ces lâches assassins. Il n'eut que le temps de proférer ces mots : *Je meurs content, ma Patrie est sauvée.*

Jettons d'un autre côté les yeux sur les maux incalculables enfantés par la superstition & la cupidité des prêtres. On les a vus dans la Vendée, timorant les consciences, armer les trop crédules cultivateurs contre les Patriotes, & égorger lâchement le jeune Barra pour n'avoir pas prêter l'affreux serment de reconnoître un roi. *Périr mille fois*, dit-il, *plutôt que de prêter un serment aussi infame ; vive la République Française, c'est pour elle que je meurs avec joie.*

Traits sublimes, paroles admirables, mots héroïques, nous vous conserverons précieusement dans la mémoire, & nos enfans élevés par nous, imitant la conduite ferme & sublime de ces deux adolescens Viala & Barra, sauront aussi mourir, s'il le faut, pour le salut de leur Patrie.

Oui, illustres héros, vos vœux sont remplis, la République triomphe & ses ennemis subissent tous les jours la peine due à leurs forfaits.

Les ſuccès couronnent de toutes parts nos armes, l'ariſtocratie jette le dernier ſoupir, les rois jadis ſi orgueilleux, aujourd'hui chancellants ſur leur trône de fer & de tyrannie, vont invoquer notre clémence pour nous demander la paix à genoux ; loin de nous, tout acte de clémence envers de pareils monſtres ; mais que les peuples de l'univers ſachent qu'en reconnoiſſant leurs erreurs paſſées, au lieu d'avoir les Français pour vainqueurs ne trouveront en eux que des freres & des amis.

Rappellons-nous toujours avec horreur & indignation, que ce ſont les deſpotes & les reptiles vénimeux qui les entourent, qui, depuis tant de ſiecles, ont creuſé des précipices ſous les pas de l'eſpece humaine ; n'oublions pas que ce ſont eux qui, depuis 5 ans, jettent la pomme de diſcorde parmi nous, que c'eſt par eux que nos campagnes ont été ravagées, que ce ſont eux qui prodiguant l'or à pleines mains, ont voulu établir dans notre ſein l'immoralité à la place de la vertu ; que c'eſt par eux que la Convention nationale devoit être détruite, & que ce ſont eux enfin, qui ont porté lâchement un fer aſſaſſin ſur les braves Barra & Viala, dont nous célébrons l'héroïſme & les vertus ſublimes.

Ne nous repoſons donc point ſur nos lauriers, notre inactivité les flétriroit, & loin du ſyſtême d'Annibal, craignons les délices d'une nouvelle Lapone ; continuons au contraire notre marche révolutionnaire ; ayons d'un côté la foudre pour terraſſer l'ariſtocratie, & de l'autre, les armes de la défiance pour arrêter & découvrir de nouvelles conſpirations.

Que l'aſſaſſinat de nos héros immortels, excite de nouveau, s'il eſt poſſible, notre indignation contre tous nos ennemis. Je crois voir dans le champ de la gloire les corps enſanglantés de ces glorieuſes victimes, fumans & palpitans encore ; & je crois encore entendre leurs mânes appeller notre vengeance ſur leurs infames aſſaſſins. O mânes chéries, ô noms chers à la Patrie, ô vertu, ô juſtice, ô liberté, oui, vous ſerez vengés ; tous vos aſſaſſins, tous les ennemis du peuple, tous les traîtres diſparoîtront ; nous en faiſons le ferment.

SECOND DISCOURS

PRONONCÉ

Par le Citoyen AVID, *âgé de* 13 *ans*, *aide-de-camp du jeune* VIALA.

CITOYENS CAMARADES,

VIALA n'eſt plus ! ce chef intrépide, ce brave commandant, l'objet de notre amour ! aux premiers rayons d'une aurore brillante, a paſſé du champ de l'honneur, au temple de la gloire ! il a reçu la mort au combat, & l'immortalité au Panthéon ! Nos cœurs navrés ont été pénétrés d'une douleur bien juſte ; mais, ſi notre perte eſt grande, que ſa mémoire eſt précieuſe ! Viala, a vécu peu de jours, mais ces jours ont été conſacrés au ſalut de la Patrie ; ſes derniers inſtans la virent en danger ; les ſatellites des rois paroiſſent tout-à-coup ſur les bords de la Durance, le bateau leurs en aſſure le paſſage, & le ſeul moyen de s'y oppoſer eſt ſa deſtruction ; nos ſoldats frappés de la terreur qui précéde cette armée criminelle, & de foudre d'airain qui dirigent la mort ſur notre rive, ſe refuſent à cet effort magnanime. La parque inexorable s'y montre, & glace leur courage ! Agricol voit, avec la crainte, la Liberté captive ; ſaiſit la hache d'une main aſſurée, le danger provoque ſon courage ; il ne balance point entre le péril & la gloire ; Curtius généreux, il faut, dit-il, ſauver la Patrie, ou périr avec elle ! & qu'importe que je périſſe, ſi elle devient eſclave ? Il ſe dévoue à la mort ! s'élance dans le torrent, lutte contre la rapidité d'un cours impétueux ; mais, ô ciel ! au moment où la hache levée alloit briſer le cable fatal, au moment de l'eſpoir le plus doux à ſon cœur, celui de ſauver la Patrie, une main barbare lance la foudre, & Viala n'eſt bientôt plus ! atteint du coup mortel, les derniers accents de ſa voix expirante, furent ces mots, *More counten, more per*

la Liberta ; *je meurs content*, *je meurs pour la Liberté* ! c'eſt ainſi, que ſon ame vertueuſe, exprima ce noble ſacrifice ! à peine touchoit-il à ſon troiſieme luſtre, il étoit beau, vous l'avez vu, la mort ternit le vermeil de ſon tein ; mais elle ne peut effacer cette mâle fierté qu'imprime une belle ame ! ha ! citoyen, ſi tous nos ſoldats euſſent été des Viala, les infames aſſaſſins de Marſeille, auroient-ils inondé du ſang des Patriotes de notre malheureuſe cité ? & lui-même ne ſeroit-il pas encore notre eſpoir ? ſouvenir douloureux ne te retrace point à ma penſée, ce jeune héros fut le ſeul digne de ſiéger parmi les Dieux ! ſa mort n'arrêta point cette horde ſcélérate ; mais elle en ralentit la marche, & ce retard fut leur défaite, leur défaite ſauva la République ; la mort de Viala en fut le ſalut. Heureuſe mere d'Agricol, ſeches des pleurs que la tendre nature n'a pu refuſer à ton ame ſenſible, ton fils renaît avec tout l'appareil, dont la reconnoiſſance nationale honore les grandes vertus, ſois fiere de ta fécondité, elle a ſauvé la France ! les ſoldats d'Agricol ſont tes enfans, ils marcheront ſur ſes traces, ils vengeront ſa mort : permets tendre mere de mon ami, que, preſſé dans tes bras maternels, je t'en faſſe le ſerment redoutable ; *Je le jure.*

Et toi digne citoyen, pere d'Agricol, qui tranſmis à ſon ame adoleſcente le civiſme héroïque qui l'a conduit à l'immortalité, remercie les Dieux ; des regrets inſulteroient ſa cendre ; tu le devois à la Patrie, il l'a ſervie, les Dieux ont dû l'honorer.

Avignon, cité heureuſe, qui fut le berceau d'Agricol, ſois glorieuſe de le compter le premier de tes héros, ſi de traîtres, des enfans dénaturés t'avoient couverte d'infamie, la mort, les vertus d'Agricol te couvrent d'une gloire immortelle, il répoſe avec les Dieux.

Et vous aimables enfans, eſpoir chéri de la Patrie, ſoldats d'Agricol, témoin de ſon courage, il fut votre chef, vous pouvez vous énorgueillir & vous parer fierement des lauriers qui ornent ſa tombe ; mais rappellez-vous ſans ceſſe qu'il vous impoſent le devoir ſacré de mourir, s'il le faut, pour détruire les rois & ſauver la République.

TROISIEME DISCOURS

Prononcé par Ducros, greffier au tribunal criminel du département de Vauclufe.

DAns les fiecles d'horreur & de fanatifme, l'affaffin & le crime étoient mis au rang des vertus ; l'on honoroit la vertu de Brutus ; mais on ne la permettoit pas. Le fanatifme avoit mis le fils de Blanche au rang de ceux qu'on appelloit faints, par la raifon, fans doute, qu'il étoit grand criminel. . . . Les rois le font tous. . . . L'homme libre ne célebre plus que la vraie vertu ; & l'application à récompenfer le bien & le venger du crime, eft un des principes de morale qui ne fe trouve que chez des cœurs républicains.

Les modeles que Spartes & Athenes nous fourniffent, comme des exemples que l'on regardoit inimitables, font réproduits chaque jours par les Français devenus libres. Ce n'eft que fous un gouvernement libre, fous l'égidé de la Liberté, que fe trouvent les vrais héros. Mais fous la monarchie, les vertus publiques font des crimes ; & la probité monarchique n'eft autre chofe que de refpecter la propriété du riche & jamais celle du peuple, protéger les droits ufurpés des tyrans, fans égard pour ceux du peuple.

O ma Patrie, qu'il eft doux d'être compté au nombre de tes enfans ! Peuple fublime, qu'il eft confolant d'être né au milieu de toi ! Quelle foule de traits héroïques ne produit pas l'amour de la Liberté !

Déformais, ce fera au Panthéon où l'homme de tout état trouvera des exemples à fuivre, des hommes à imiter. Officiers municipaux, vous y puiferez vos devoirs. Les mânes du vertueux Challier, vous apprendront le moyen de conduire le peuple, lors même qui s'égare, fans que l'orgueil ait part aux avis que votre place vous oblige de lui donner : ce qui ne fert fouvent qu'à vous faire craindre, fans vous faire refpecter.

Adminiftrateurs, imitez le brave Sauveur, qui entouré de mille brigands, fait mourir pour revivre dans tout les cœurs. Vous tous enfin, à qui le peuple a donné fa confiance, en vous plaçant dans les adminiftrations, marchez fur les traces de l'ami du peuple, de ce philofophe que les rois avoient choifi pour être une de leurs victimes. Comme lui, fachez méprifer la fortune ; ce n'eft

pas elle qui fait les héros : comme lui, ſoyez l'effroi des tyrans, en ſoutenant les droits du peuple : comme lui imprimez aux hommes un grand caractere, ſelon la nature de notre gouvernement : comme lui, ne voyez que les intérêts de la Patrie : comme lui enfin, ayez cette probité ſévere, cet eſprit juſte, conciliant, qui vous méritera le beau nom d'ami du peuple.

Vous braves & généreux défenſeurs de notre Liberté, que décorent de glorieuſes cicatrices ; que des modeles j'aurois ici à vous citer ! ils ſont inutiles, vous êtes tous des exemples à imiter.

Et vous, jeunes enfans, témoins du courage de vos peres, quel héritage ne vous laiſſons-nous pas ? la Liberté, l'Égalité ; illuſtre Liberté ! parfaite Égalité ! vous ſerez déſormais le partage de nos enfans ; vous ferez ſeuls leur bonheur. Oui, jeunes républicains, nous vous laiſſerons libres, ou nous nous enſévelirons avec vous, avec la République.

Sous le gouvernement monarchique, l'homme en mourant avoit à calculer la maniere de diviſer ſon héritage ; ſous le gouvernement de la Liberté & de l'Égalité, l'homme dira : mes enfans, je vous légue ma vertu, ma probité, ma juſtice ; que jamais rien ne vous en faſſe écarter. Je vous légue de plus ma Liberté ; ſachez la préſerver de la main des tyrans. C'eſt à vous, jeunes républicains, à qui la poſtérité demanderoit compte, ſi jamais vous vous laiſſiez ravir un bien ſi précieux. Si nos travaux n'avoient ſervi qu'à vous couvrir de honte, c'eſt à vous à qui Barra & Viala reprocheroient ce crime. Quoi, vous diroient-ils, eſt-ce en vain que nous avons verſé notre ſang, que nous avons foulé aux pieds les emblêmes de l'eſclavage, que nous avons combattu des brigands armés contre notre Patrie & notre Liberté ? Et vous ne ſavez que ramper ſous leurs lois ! Mais, non, vos cœurs s'offenſent de l'injure que je vous fais, & vous ſaurez défendre la Liberté, démaſquer les traîtres & jurer dans vos cœurs la perte des rois.

Barra, Viala, vous tous qui avez terraſſé les ennemis de la République, qu'ils tremblent les tyrans ; il eſt terrible, ce jour où les Français jurent de vous imiter. O génération future, que ne promets-tu pas à ta Patrie ? tous nos enfans feront des Viala. Portons en pompe ſes cendres au temple de la gloire, arroſons-les de nos larmes ameres ; mais non, ne le pleurons pas, imitons-le, & vengeons ſa mort par la deſtruction de tous les ennemis de la République.

QUATRIEME DISCOURS.

Prononcé par le Citoyen GEORGE BEAUROCHE, *volontaire du cinquième bataillon de la Correze, en garnison dans cette Commune.*

LEs Dieux ont vu tomber, renaître leurs autels,
Mais ceux de la vertu sont les seuls éternels :
Le temps qui chaque jour se perd dans son abîme,
N'a jamais renversé que les autels du crime :
Sur l'éternité seule il a placé Brutus,
Et la terre étonnée admire Régulus.
Si nous disons encor : jadis il fut des maîtres,
C'est pour les abhorrer & plaindre nos ancêtres.
Vertu, fille du ciel, que j'implore aujourd'hui,
Conduits mon jeune cœur en marchant devant lui :
Creusant les fondemens de notre République
Tu nous a délivrés du pouvoir monarchique.
Acheve, vertu sainte, & dis au genre-humain
Instruit par nos travaux; mais encore incertain,
Que notre Liberté que lui-même il contemple
Veut la tête des rois & lui demande un temple :
Bâti sur l'univers ce hardi monument
Nous verra réunis par un même serment.
Qu'il sera beau ce jour. . . ! il est à son aurore ;
Les rois sont à genoux, peuples, on vous implore,
Des remords dans leurs cœurs j'apperçois le poignard. . . .
Quand le crime est commis, le remord vient trop tard.
Peuple, point de pardon, sur vos lâches victimes
Renversez l'univers tout chargé de leurs crimes.
A quoi nous serviroit le sang de nos héros,
Nos larmes, nos douleurs & cinq ans de travaux,
Si notre cœur touché d'une pitié barbare
Nous faisoit détourner les coups qu'on vous prépare ?

A vous qu'on voit armés des feux du Vatican,
Sans pitié nous damner au nom d'un Dieu clément :
A vous que l'on croyoit, par une erreur biſarre,
D'un autre ſang que nous, d'un mérite plus rare :
A vous qui prétendez dans vos cruels deſſeins
Monter de crime en crime au rang des ſouverains.
Contre vous, avec nous, la nature conſpire
Il n'eſt plus de vertus, ſi le crime n'expire ;
Vous n'échapperez pas, le remord vous pourſuit ;
Le cœur eſt l'aliment des crimes qu'il produit.
Plus malheureux que ceux dont on coupe la trame,
Vous portez vos bourreaux dans le fond de votre ame.
Tel on peint Prométhée en proie à ſes vautours
Mourir dans les tourmens pour renaître toujours.
Français, de l'énergie ; & c'en eſt fait des traîtres.
S'ils ſont morts en héros, c'eſt qu'ils ſont morts ſans maîtres
Les Viala, les Barra : connoiſſez par leur ſort,
Qu'un cœur vraiment français ne craint jamais la mort.
L'un nourri dans vos murs au printemps de ſa vie,
Dans l'âge des amours n'aimant que ſa patrie,
Sait que la Liberté pour combler tous nos vœux
Demande des vertus, & non pas des aïeux :
Il lui montre ſon cœur qui n'eſt fait que pour elle.
La Liberté ſourit, applaudit à ſon zele.
Sous ſes jeunes attraits voit ſon cœur de héros. . . .
Mere ſenſible, ici commencent tous tes maux.
Ici que par mes mains la nature ſoit peinte.
On doit peindre ſans art ce qu'on pleure ſans feinte,
Tu perds ton ſang, Viala, le deſpote en ſourit,
Tu perds ton ſang, hélas ! & l'amour en gémit.
Je t'entends prononcer d'une voix affoiblie :
» Que m'importe mon ſort, je meurs pour ma Patrie.
Ta mere. . . . mere tendre. . . . elle apprend ton trépas
La ſenſibilité précipite ſes pas :
Elle eſt aux bords du Rhône : en ſes douleurs profondes
Elle appelle ſon fils englouti ſous les ondes.
Elle appelle ſon fils par des cris ſuperflus ;
Le Rhône lui murmure ; il n'eſt plus, il n'eſt plus.

Comme une fleur nouvelle à peine épanouie,
Sous le fer des brigands il eſt tombé ſans vie;
De ces lâches brigands que le crime attroupoit
Et que ſur Avignon Marſeille vomiſſoit.

Barras non moins vaillant à-peu-près du même âge
Etonne l'univers par ſon jeune courage :
Sous un ciel malheureux où toujours renaiſſans (1)
Il ſemble voir la terre enfanter des tyrans,
Barra eſt dans les mains d'un ennemi féroce;
On tente ſa vertu par un forfait atroce;
On veut que de ſa bouche, organe de ſon cœur,
Il prononce le nom. . . . ah! j'en frémis d'horreur. . . .
Le nom de roi. . . . Barra. . . . ton ame magnanime
Aime trop les vertus, abhorre trop le crime :
Tu ne ſouilleras point cette bouche & ce cœur,
Où brille la jeuneſſe, où regne la candeur. . . .
Ton ſang coule. . . . cruels. . . . moins encor que ſon âge
Admirez ſa vertu, reſpectez ſon courage.
En eſt-il un chez vous qui ſut être un Barra?
Nous, nous le ſommes tous & ne connoiſſons pas
Ce que c'eſt que traiter avec l'ignominie,
C'eſt pour la Liberté, ſi nous aimons la vie.

Bataillon, cet exemple a droit de t'étonner. . . . (2)
Mais l'exemple n'eſt rien pour qui ſait en donner.
Tes vertus dans ces murs ont fait toute ta gloire,
Et c'eſt au champ de Mars que t'attend la victoire.

Nous avons vu Viala, nous avons vu Barra;
Ces héros cependant ne nous étonnent pas :
En grandes actions la Liberté féconde
Enfantant des héros en peuplera le monde,
Et des braves Romains parmi nous renaiſſans
Nous voyons chaque jour des exemples vivans,
L'intérêt où conduit la fortune ennemie,
Eſt l'écueil où ſe rompt le vaiſſeau de la vie. (3)

---

(1) La Vendée.

(2) Je parle au cinquieme bataillon de la Correze en garniſon dans cette Commune.

(3) Policrate, dit Seneque, querelloit la fortune pour l'avoir comblé de ſes faveurs.

Le ciel qui fait tomber les tyrans ſous nos coups,
A fait l'or pour les rois, & les vertus pour nous.
Rome ſeule vainquit, Rome victorieuſe ;
Son luxe, ſa grandeur, la rendit malheureuſe :
Elle obéit bientôt à ceux qu'elle domptoit.
Si Rome exiſte encor, c'eſt où Rome exiſtoit.
Pour les rois, comme nous, leur haine héréditaire
S'accrurent de pere en fils, & leur fut long-temps chere ;
La voix de l'univers parloit de leurs ſuccès ;
Mais pour être plus qu'eux, il faut être Français.

LE PERE VIALA A SES CONCITOYENS.

J'Ai vu ma Patrie triomphante & mon fils mort pour elle ; immortaliſé par les repréſentans d'un peuple libre ; aux larmes d'une douleur ſubite ont ſuccédés celles de la reconnoiſſance. Je le ſavois, tout eſt à la République, ma vie, celle de mon épouſe & de mes enfans lui appartiennent ; la cauſe de la Liberté, l'unité de la République, a déja été ſcellée de notre ſang, le décret de la Convention qui arrache à la nuit du tombeau, celui de mes enfans qui mourut pour elle, ne nous impoſe-t-il pas l'obligation de l'imiter.

J'en ai fait, j'en repete le ſerment, au nom de mon épouſe, & du reſte de mes enfans.

Vive la République.



CHANSON

Pour la Fête des jeunes BARRA & VIALA.

Par le citoyen SALVADOR. Air de MARAT.

MEs regards pénetrent les cieux
Je vois deux Enfans dans la gloire;
La vertu les rends radieux,
Et sur le trépas odieux
Ils ont remporté la victoire;
Ils ont pris place au rang des Dieux!
O ma chere Patrie! *bis.*
Vois Barra & Viala dans l'immortelle vie.

Ces deux jeunes Républicains
A peine sortis de l'enfance,
Soutiennent leurs vaillans desseins;
Et des plus célebres Romains
Ils ont l'héroïque assurance;
Ils n'ont point fait des fermens vains;
O ma chere Patrie! *bis.*
Pour ne point te trahir ils ont perdu la vie.

Agé d'onze ans, petit Barra,
Est pris pour soldats Vendéistes;
Ils lui présentent le trépas,
Si comme eux l'enfant ne fait pas
Le vœu que font les Royalistes;
J'aime mieux, dit-il, le trépas!
O vertu héroïque! *bis.*
Barra meurt en criant: Vive la République.

Poursuivant leurs affreux complots;
Les soldats du Fédéralisme,
De Durance passent les flots;
Le jeune Viala en héros,
N'écoutant que son pur civisme;
Brave tous les coups d'Atropos;
Pour sauver la Patrie, *bis.*
L'adolescent Viala pour rien compte sa vie.

Héros de treize ans veut couper
Le cable qui fixe la barque;
Il commence de l'écharper;
Mais l'ennemi fait l'attraper
D'un coup dirigé par la Parque;
Et Viala veut encor frapper.
En mourant il s'écrie: *bis.*
Dieu! que je suis heureux! je meurs pour la Patrie.

Dans les Fastes d'antiquité
Je lis des actes héroïques,
Que fait sage maturité;
Mais qu'enfance à témérité
Joigne aussi les vertus civiques;
C'est l'œuvre de la Liberté.
O ma chere Patrie! *bis.*
S'il le faut, nos enfans pour toi perdront la vie.

Plaçons avec solemnité
Dans le Panthéon de la gloire ,
Enfans morts pour la Liberté ;
A jamais la postérité
D'honneurs comblera leur histoire ,
Ils sont à l'immortalité !
Oh ma chere Patrie ! *bis.*
Est placé dans les cieux qui pour
toi perd la vie.

Brave jeunesse d'Avignon ,
Présentez la palme immortelle ;
Viala fut votre compagnon ;
Du sort il brava le guignon ;
Que Viala soit votre modele !
A la guerre invoquez son nom.
O ma chere Patrie ! *bis.*
Pour toi comme Viala nous per-
drons notre vie.

Achille issu du sang des Dieux
Préféra gloire à longue vie ;
Vanité le fit belliqueux.
Plus grands ces enfans glorieux
Ont combattu pour la Patrie ;
La raison les mets dans les cieux.
O ma chere Patrie ! *bis.*
Qui veut être héros doit te donner
sa vie.

De ces jeunes Républicains
Bienheureuses les tendres meres !
En donnant le lait de leurs seins ,
Contre les tyrans inhumains ,
Ont donné des haines séveres.
Ils sont morts en héros Romains.
O ma chere Patrie ! *bis.*
Nos enfans pour tes droits gaie-
ment perdront la vie.

Malgré trouble & désunion ,
Ces enfans de fermeté rare
N'ont point changé d'opinion ,
Toujours de la Convention
Montagne leur servit de phare ;
Elle a sauvé la Nation.
O Montagne civique ! *bis.*
Sans toutes tes vertus tomboit la
République.

Redoublons nos vaillans efforts
Contre l'affreuse tyrannie !
L'Anglais va craindre nos transports ;
Viala nous montre notre sort :
Ecoutons son divin génie :
Nous voulons victoire ou la mort.
O ma chere Patrie ! *bis.*
Tu vaincras les tyrans , ou nous
perdrons la vie.

R O M A N C E

A la mémoire d'A G R I C O L V I A L A.

Sur l'air de la Romance Enfans , écoutez ce récit.

Musique de DEVIENNE

Par le citoyen P I O T.

VENEZ , jeunes Avignonais ,
Écouter la touchante histoire
D'un enfant , qui , du nom Français
En ce jour , rehausse la gloire.

Il nâquit au milieu de vous ,
Sa valeur surpassa son âge ,
Du Marseillais bravant les coups ,
Il l'étonna par son courage.

Dans nos infortunés remparts
Les rebelles alloient ſe rendre ,
Le jeune favori de Mars
Oſe au loin les aller attendre.
Il tranche le cable nerveux
Qui devoit ſervir leur paſſage ,
Mais à l'inſtant les factieux
Le chargent des traits de leur rage.

Par le plomb je ſuis abattu ,
Mais , dit-il, qu'importe ma vie ,
On a toujours aſſez vécu
Quand on la perd pour ſa patrie.

O VIALA , jeune héros !
Que les rives de la Durance
Répétent à jamais ces mots
Applaudis par toute la France.

Citoyens , tariſſons nos pleurs ,
Imitons le Sénat auguſte ,
Jettons des guirlandes de fleurs
Par-tout où paſſera ſon buſte.
Montres du courage à ton tour ,
O mere tendre , heureuſe femme !
Saches qu'à l'ordre de ce jour ,
Doit ſe trouver la grandeur d'ame.

Pour le buſte de VIALA.

Sous les traits d'un enfant , l'ame d'un vieux guerrier ,
A ce jeune héros ſemble rendre la vie.
Que le triſte cyprès ſe transforme en laurier ,
Lui ſeul doit couronner cette image chérie.

Sur le piedeſtal de ſon Obéliſque.

SA PATRIE LE PLEURE
LA FRANCE L'ADMIRE.

Pour le buſte de BARRA.

Intrépide Soldat , Patriote fidele ,
Aux dépends de ſa vie il garda ſes ſermens ;
Qu'à nos jeunes guerriers il ſerve de modele ,
L'on eſt grand à tout âge avec ſes ſentimens.

Sur le piedeſtal de ſon Obéliſque.

LE TRAIT QUI LUI COUTA LA VIE ,
LUI ASSURE L'IMMORTALITÉ.

Par le citoyen PIOT.

A AVIGNON , chez ALPHONSE BERENGUIER & Compagnies , Imprimeurs de la Municipalité.